

Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

Cours : Les Guptas et le nationalisme indien

Le cours de cette année était conçu comme une introduction à la très belle exposition « L'âge d'or de l'Inde classique : l'empire des Gupta » des Galeries Nationales du Grand Palais à Paris (avril-juin 2007). Il y fut pourtant très peu question d'art : le cours a été consacré à l'examen critique des traditionnelles vues dithyrambiques des historiens indiens sur la période gupta. Ce fut un cours d'histoire politique et économique, portant à la fois sur la période gupta (4^e-5^e siècles de notre ère) et sur l'historiographie indienne du 20^e siècle. Seules s'étonneront de cette liaison les rares personnes qui ignorent à quel point le passé, même lointain (les Romains pour les Italiens, les Gaulois pour les Français etc.), peut être invoqué à l'appui de politiques nationalistes et, par effet de retour, à quel point le nationalisme peut déformer notre vision du passé.

On donnera comme exemples de la façon dont la période gupta est généralement présentée deux citations, l'une d'un très grand historien britannique, l'autre d'un politicien indien créateur d'une collection de manuels qui font encore autorité.

« The history of civilization is marked by certain periods when, in one or other region of the world, human culture reached a peak, from which it afterwards in some measure declined... In India the most outstanding of such periods was that of the Gupta Empire... In this period India was the most highly civilized land in the world... In the Gupta period all these developments, which first appeared in earlier centuries, came to fruition... The greatest achievements of the Gupta period were promoted by a government which maintained peace over most of northern India for two hundred years and which, by the standards of most early empires, was remarkably mild... » (A.L. Basham in Bardwell L. Smith, *Essays on Gupta Culture*, Delhi, Motilal Banarsidass, 1983, Introduction, 1-7).
« Under the leadership of Chandragupta II, the Gupta eagles flew over parts of Balkh across the Hindukush. Peace, plenty and power, associated with an all-pervading moral sense, were, in his reign, integrated with an intellectual and cultural efflorescence, and to the mind of the succeeding generations, it symbolised the fulfilment of the highest national aspirations.

Even in A.D. 1944, India, then under foreign rule, spontaneously held the second millennial celebrations of the reign of a Vikramāditya around whom the glorious memory of the great Gupta emperor had created a halo. It was a unique tribute of posterity to this great Vikramāditya who, in the Collective Unconscious of India, symbolised the highest aspirations of national greatness...

The Gupta emperors upheld Dharma... An overarching law of life, though it existed from Vedic times, it received under them the form which in the main it stills retains... Historical continuity and conscious unity were preserved by a faith in the Vedas as the source of all knowledge and aspiration...

*The Dharmaśāstras were not enforced at the point of the sword. Even the backward and the immigrant classes dropped their group customs and usages, and cheerfully adopted the social system prescribed by them... » (Foreword à *The Classical Age, The History and Culture of the Indian People*, vol. III, edited by R.C. Majumdar and alii, Bombay, Bharatiya Bhavan, 1954, *The History and Culture of the Indian People*, vol. III, edited by R.C. Majumdar and alii, Bombay, Bharatiya Bhavan, 1954 par K.M. Munshi, Président et fondateur de Bharatiya Vidya Bhavan, xi-xiii).*

On trouvera des affirmations semblables pour le fond, moins emphatiques dans la forme, chez la plupart des historiens, presque tous indiens, de la période, et dans l'introduction du catalogue de la très belle exposition des Galeries Nationales du Grand Palais. Il y a deux exceptions, mais marquantes : M^{me} Romila Thapar, dans son *Early India from the Origins to AD 1300*, Penguin Books, London 2002 et M^{me} Joanna G. Williams, *The Art of Gupta India, Empire and Province*, Princeton 1982. Comme toujours, L. de La Vallée Poussin donne une très intelligente et pondérée estimation des documents dans son malheureusement très vieilli manuel *Dynasties et histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes*, = *Histoire du monde*, tome VI², Paris 1935.

Les proclamations d'admiration pour la période gupta reposent sur une série de points de vue *a priori* qu'il est facile d'inventorier :

— Le sentiment que l'art d'époque gupta et les œuvres sanskrits de cette période représentent un summum jamais atteint depuis. D'autres préféreront l'art du Gandhāra ou l'architecture moghole, les Upaniṣad ou Tulsi Dās.

— Le sentiment que tout ce qui n'est pas hindou ou sanskrit (car les bouddhistes de cette époque écrivent en sanskrit) est nettement moins indien que ce qui est hindou et sanskrit. Ce qui n'est gentil ni pour le Buddha (les Jains étant récupérés) ni pour les auteurs de langue dravidienne ou indo-persane.

— Le sentiment, très répandu même en dehors de l'Inde, qu'il n'y a pas de production artistique de qualité sans patronage royal, mieux encore impérial.

— Le sentiment que les documents originaux, même lorsqu'ils relèvent de l'éloge conventionnel (*praśasti*), doivent être lus littéralement et leurs affirmations prises au pied de la lettre.

Il est facile de montrer que ces *a priori* peuvent tous être contestés. S'il est vrai que l'art et la littérature indiennes des 4^e et 5^e siècles de notre ère sont remarquables, il n'en reste pas moins que beaucoup d'œuvres d'art dites gupta proviennent de territoires qu'ils ne contrôlaient pas ou qu'ils contrôlèrent

quelques années seulement ; qu'aucune — monnaies exceptées — ne peut être attribuée au patronage direct des souverains ; que fort peu peuvent l'être à celui de leurs subordonnés ; et que si les Guptas sont responsables de la floraison artistique des centres bouddhistes, tout le discours que l'on tient sur leur rôle de restaurateurs de l'hindouisme s'effondre.

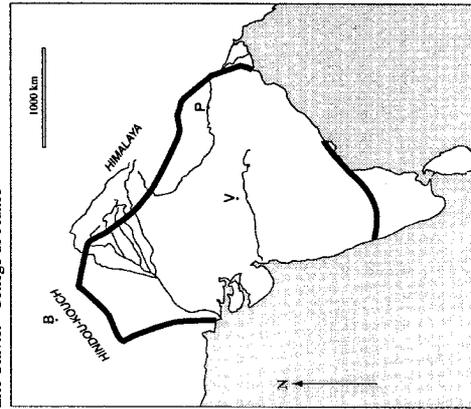
Pour donner une idée du fossé existant entre la vue idéalisée des Guptas et la réalité de la documentation, on rappellera que l'historiographie indienne avait, jusqu'à l'arrivée des Britanniques, complètement oublié l'existence des Guptas ; qu'à l'exception de la très mineure pièce de théâtre *Devīcandraguptam*, connue seulement par six citations, aucune œuvre littéraire ou juridique ne mentionne le nom d'aucun souverain gupta ni ne se réfère à la dynastie gupta ; que les quelques inscriptions guptas que l'on possède parlent surtout des vertus guerrières des souverains ; que l'examen des généalogies officielles indique l'existence de guerres de successions intrafamiliales et l'existence de coutumes matrimoniales difficiles à concilier avec les *dharmasāstra* tels que nous les possédons ; et que sur l'origine des Guptas et la localisation de leur capitale, si jamais ils en ont eue une, on peut seulement formuler des hypothèses. On ajoutera qu'au sommet de leur puissance, les Guptas n'ont jamais contrôlé que le nord de l'Inde, de l'Indus à la Narmada, soit un territoire bien inférieur à celui contrôlé par les Mauryas, les Kouchans ou les Moghols.

Pour comprendre ces distorsions, on a commencé par examiner la personnalité des historiens remarquables sans lesquels nous connaîtrions à peine l'existence des Guptas. Nous avons d'abord rendu hommage à John Faithful Fleet, qu'on n'ose qualifier de sanskritiste amateur bien que, comme beaucoup d'indologues britanniques du 19^e siècle, il n'ait pas été un universitaire, mais un haut fonctionnaire de l'Empire, rattaché au *Revenue Department* de Bombay, en d'autres termes un collecteur d'impôts. Détaché de son administration et nommé pour trois ans seulement *Epigraphist to the Government of India* (1883-1886), il réussit pendant cette très courte période à revoir et rééditer toutes les inscriptions jusqu'alors connues émanant des Guptas, les mentionnant ou utilisant leur comput, à en découvrir et déchiffrer beaucoup d'autres, parfois très importantes, à les traduire et à les imprimer, établissant aussi, et pour la première fois, la chronologie relative et absolue des Guptas et de leurs voisins : le volume III du *Corpus Inscriptionum Indicarum, Inscriptions of the Early Gupta Kings and their successors*, mis à l'impression en 1887, parut à Calcutta en 1888. Il reste la base de nos études et les épigraphistes indiens continuent à suivre le modèle éditorial établi par ce volume.

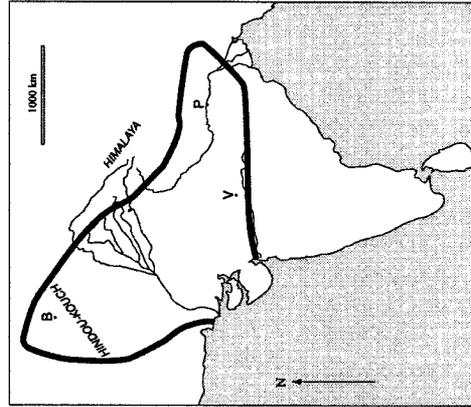
On mesurera l'ampleur du travail accompli en constatant que Fleet publie plus d'inscriptions que, dans la reprise de ce volume (*Corpus Inscriptionum Indicarum, III Inscriptions of the Early Gupta Kings*, edited by B.C. Chhabra and G.S. Gai, New-Delhi 1981), D.R. Bhandarkar n'en édite. Or ce grand savant, fils du grand sanskritiste R.G. Bhandarkar (le fondateur du Bhandarkar Oriental Institute), commença son travail en 1928, y consacra l'essentiel de son temps à

Extension maximale ...

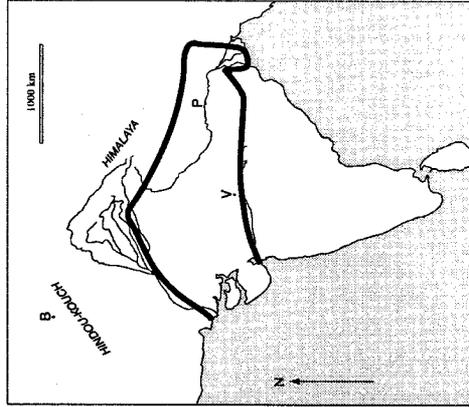
Eric Ollivier - Collège de France



de l'empire maurya
sous Ashoka



de l'empire kouchan
sous Kanishka I



de l'empire gupta
sous Candragupta III

partir de 1937 et acheva son manuscrit en 1944. Celui-ci fut publié en 1981 seulement. Il n'apporte aux lectures et traductions de J.F. Fleet que des améliorations mineures, imprime quelques inscriptions découvertes après 1888, et surtout donne une très longue introduction historique qui reste la meilleure étude sur les Guptas dont nous disposons, complétant remarquablement celle que J.F. Fleet plaça en tête de son volume et qu'il consacra presque entièrement aux problèmes des calendriers et de fixation des ères.

D'autres savants indiens, de très grande qualité, ont contribué à notre connaissance des Guptas, en particulier A.S. Altekar, grand découvreur de documents, à qui l'on doit les meilleures publications du monnayage gupta, ou les historiens K.P. Banerji et R.C. Majumdar. L'historien occidental, en lisant leurs ouvrages, ne peut qu'admirer l'ampleur du travail, souvent effectué dans les moments de loisir que leur laissait leur vie professionnelle, la connaissance remarquable des textes littéraires et juridiques, celle aussi de la grammaire traditionnelle, indispensable pour comprendre les panégyriques en *kāvya*, l'ingéniosité enfin nécessaire pour combiner en un tout vraisemblable des éléments disparates. Mais il doit aussi constater que l'exaltation nationaliste et parfois très hindoue du rôle des Guptas repose sur des hypothèses qui ne résistent pas à la critique.

On a insisté sur la personnalité de ces savants, ayant souvent bénéficié d'une éducation indienne traditionnelle, puis suivi à Bombay ou Calcutta des études universitaires de type britannique, presque toujours fonctionnaires d'institutions impériales (*Archaeological Survey of India* ou Universités), y atteignant parfois des positions très élevées et en même temps toujours souffrant de retards de carrière par rapport aux fonctionnaires britanniques des mêmes services¹. Leur nationalisme et leur situation d'infériorité sociale par rapport aux Britanniques les pousse à chercher dans l'Inde ancienne une grandeur disparue depuis les conquêtes musulmanes et britanniques, présage d'une grandeur retrouvée après le départ des Britanniques. Tous hindous, ces historiens — remarquables, j'insiste sur ce point — cherchent inconsciemment dans le passé de l'Inde une dynastie puissante, guerrière et victorieuse et donc rivalisant de prestige sur ce point avec les musulmans et Britanniques, et en même temps protectrice des arts et des lettres comme eux, mais d'arts et lettres indiens, c'est-à-dire hindous et sanskrits, suivant le *dharma* des *dharmasāstra*, respectant les brahmanes et les rites védiques comme, pensent-ils, tout bon hindou = Indien doit le faire.

Les Guptas, beaucoup mieux qu'aucun autre souverain indien, répondaient à ce cahier de charges. Il est significatif, par exemple, que les historiens de l'empire gupta, après Fleet, soient presque tous indiens et formés en Inde alors que les historiens d'Aśoka, bouddhiste, sont presque tous extra-indiens ou partiellement formés hors de l'Inde, D.C. Sircar excepté. Les historiens indiens de l'époque gupta, travaillant dans des institutions britanniques, écrivant en anglais dans des

1. Il est clair que J.F. Fleet n'a pu rédiger son *Corpus* des inscriptions gupta sans l'aide de nombreux pandits indiens. Il ne les nomme ni ne les remercie.

publications britanniques, utilisent pour retracer la grandeur passée de leur pays les méthodes occidentales, parfois aujourd'hui considérées comme coloniales : recherche des sources écrites anciennes, utilisation de la philologie, établissement d'un cadre chronologique et géographique assuré. Mais ce sont presque tous des savants de cabinet, connaissant assez mal le terrain, et fortement marqués par un tropisme nord-indien : on n'oubliera pas que leur activité est contemporaine des combats pour le remplacement de l'urdu et de l'alphabet arabo-persan par le hindi sanskritisé et l'alphabet nāgārī. Dans les deux combats, la grandeur que l'Inde veut retrouver dans le combat qu'elle mène pour son indépendance est liée à un passé hindou idéalisé lié aux Vedas et à la littérature en sanskrit. VHP et BJP, dans l'Inde d'aujourd'hui, poussent à l'extrême ces affirmations.

Un cours a été consacré aux questions de chronologie. Si l'an 1 de l'ère gupta est désormais sûrement fixé en 318-319, on ne sait pas quel souverain a fondé l'ère (Candragupta I ou Samudragupta selon toute vraisemblance, mais on peut songer à un de leurs ancêtres), ni à quel moment de son règne. Il est difficile aussi de dater la fin de la dynastie, de petits souverains continuant à s'en réclamer et à utiliser son comput bien après que les Guptas aient cessé d'être un pouvoir pan-nord-indien. Les dates que livrent les inscriptions sont trop peu nombreuses pour que l'on puisse fixer le début et la fin des règnes autrement que par hypothèse. Cela explique que les schémas chronologiques diffèrent d'un auteur à l'autre, mais dans une limite qui, pour l'histoire indienne, est raisonnable : la chronologie est en général sûre à 20 ans près et l'on peut considérer que la dynastie gupta a été au pouvoir de 318 au moins à 542 environ. En occident, cela correspond aux règnes de Constantin (313-337), Valentinien et Valens (365-378), Théodose (378-395), en Iran à ceux de Shapur II (309-379) et Peroz (457-483). Ce simple rappel permet de juger de la pertinence de l'opinion exprimée par A.L. Basham citée plus haut : « *in this period India was the most highly civilized land in the world...* ».

On a dressé à grands traits un tableau de l'Inde du nord avant la venue au pouvoir des Guptas. Toute la vallée du Gange jusqu'à la mer est aux mains des Grands Kouchans jusqu'à la fin du règne de Vāsudeva I pour le moins, c'est-à-dire jusqu'à 178 ou 250 de n.è. selon la date adoptée pour l'an 1 de Kaniška. Mais l'étude des monnayages d'or et de bronze montre que dans l'intervalle qui sépare l'éclatement de l'empire kouchan de l'avènement de Candragupta I, soit c. 140 (ou 70) années = 2 à 5 générations, des souverains locaux, indépendants de fait, continuent à se prétendre kouchans et frappent un monnayage qui clairement se veut kouchan. Dans le centre et l'ouest de l'Inde (Malwa et Gujarat), les Śakas ont retrouvés leur indépendance et frappent monnaie à leurs types jusqu'en 400 au moins. Ces souverains, que leur nom d'ethnie dénonce comme d'origine étrangère aux historiens indiens, sont en fait établis en Inde depuis trois siècles quand les Guptas arrivent au pouvoir. Ils sont hindous, y compris dans le nom qu'ils portent (Vāsudeva par exemple). Les revers de leurs monnaies montrent des divinités hindoues, ce qui ne les empêche pas de protéger les

bouddhistes. Ils sont les initiateurs de l'emploi du sanskrit pour des usages non-brahmaniques (textes bouddhiques ou inscriptions royales) : le *Buddhacarita* d'Āśvaghōṣa date de l'époque de Kaniṣka et la première *praśasti* connue en sanskrit et en *kāvya* est celle de Rudradāman ; elle précède la première inscription gupta en sanskrit de 170 ans au moins et en fournit le modèle. A.S. Altekar l'a bien souligné, et il y a beaucoup de vrai dans son affirmation que

« *<the Kushānas and Western Kṣatrapas> had become completely Hinduised at this time and were as zealous champions and admirers of Hindu religion and Sanskrit literature as any other indigenous dynasty. But probably it was still felt that they were ethnically different ; at any rate, the local states and powers whom they had subdued a century earlier were not prepared to reconcile themselves with their domination.* » (*The Vākāṭaka — Gupta Age, A New History of the Indian People*, vol. VI, Lahore 1946).

La fin de ce texte, paru une année avant l'indépendance indienne, mériterait une autre formulation. Les souverains indiens de cette époque se considéraient comme rois par droit de conquête ; ceux qui frappaient monnaie, peut-être uniquement à leur avènement, se faisaient représenter sur celles-ci portant le lourd costume de guerre des Kouchans, clairement d'origine centrasiatique ; ils gardaient dans leur titulature le mot clairement iranien *ṣāhi*. Seule une lecture nationaliste de l'inscription de Samudragupta à Allahabad permet de les séparer des souverains « purement » indiens que celui-ci prétend avoir soumis. Les premières monnaies guptas continuent le monnayage kouchan ; le souverain y porte le seul costume alors considéré comme royal : le costume kouchan.

Pour faciliter la compréhension du cours, on a ensuite donné un résumé rapide de la théorie politique indienne analogue à celui que j'avais donné dans *Le concept d'empire*, sous la direction de Maurice DUVERGER, Paris 1980, 379-396. On a ainsi rappelé qu'il est abusif d'appeler « républiques » les *gaṇa* et *saṃgha* (J.P. Sharma, *Republics in Ancient India c. 1500 BC-500 BC*), Leiden, Brill 1966) : ce sont des groupes tribaux dirigés par une aristocratie guerrière et un roi, théoriquement et parfois réellement *primus inter pares*. Les Rajputs du 18^e siècle nous donnent sans doute une idée approchée de ce que furent ces *gaṇa*. Le roi, conquérant par nature, a la propriété éminente du sol et est une incarnation partielle de Viṣṇu (Sh. Pollock, « The Divine King in Indian Epic », *JAOS* 104-3, 1984, 506-528). Il protège toutes les religions, donc les brahmanes à qui il a cependant ôté le privilège du sanskrit : l'usage du sanskrit dans les inscriptions profanes, qui se répand à partir du début de notre ère et est acquis vers 150, est à certains égards un sacrilège car il était jusqu'alors réservé à la récitation des textes sacrés, à l'exécution et au commentaire des rites brahmaniques (Sh. Pollock, *The Language of the Gods in the World of Men : Sanskrit, Culture, and Power in Pre-modern India*, University of California Press, Berkeley, 2006). On a aussi expliqué l'inflation des titres royaux, du simple *rāja* d'Āśoka, plus puissant pourtant que les Guptas, au *mahārājādhirāja* de Candragupta I, en suivant les superbes mais trop peu connues pages consacrées à ce sujet par A. Maricq, « La grande inscription de Kaniṣka... », *JA* 1958,375-383.

On a fait l'inventaire des sources permettant de reconstituer l'histoire politique et économique de la dynastie gupta. *Devīcandraguptam* exceptée, aucune source sanskrite ne nomme clairement les Guptas même si la légende de Vikramāditya en conserve un très vague souvenir. La *Devīcandraguptam* n'atteint elle-même le statut de document historique que par la découverte inattendue d'une inscription nommant Rāmagupta, dont le nom fut par la suite sciemment rayé de toutes les généalogies royales. On ne peut donc utiliser aucun document littéraire indien pour restituer la glorieuse époque gupta. Tout ce que l'on peut faire, et c'est déjà beaucoup, c'est utiliser les textes, hindous et bouddhistes, attribués à cette époque pour dresser un tableau de l'effervescence intellectuelle et littéraire de l'Inde du nord aux 4^e-5^e siècles de notre ère. Mais il est impossible de dire dans quelle mesure les Guptas, ou la constitution de l'empire gupta, sont responsables de cette remarquable efflorescence. On soupçonne que le rôle de la royauté dans l'évolution de la réflexion bouddhique, par exemple, se réduit à rien. Quant aux descriptions de villes, de campagnes etc. que l'on trouve dans ces textes, elles sont idéalisées comme dans la plupart des textes littéraires indiens.

Aucune source littéraire extra-indienne contemporaine des Guptas ne parle d'eux.

Les sources archéologiques sont importantes pour l'histoire de l'art et celle du bouddhisme, mais, sauf exceptions (Udayagiri, Eran), elles ne permettent pas d'établir un lien entre l'histoire de l'art et l'histoire politique. Elles n'apportent aucune indication non plus sur l'urbanisation de l'Inde du nord et sur le mode de vie de ses citadins et paysans à l'époque gupta.

L'histoire des Guptas se reconstitue donc par l'analyse et la localisation de leurs inscriptions, peu nombreuses², et de leurs monnayages. Les inscriptions elles-mêmes ne sont pas toujours fiables. On n'a aucune raison de mettre en doute le contenu factuel des actes de vente, des chartes de donation et d'exemptions d'impôts, des dédicaces de statues. Ces documents apportent des renseignements précieux pour l'histoire religieuse, économique et artistique de la période. Mais les documents les plus utilisés, les grandes inscriptions royales ou *praśasti*, outre leur caractère souvent ambigu³, appartiennent, comme vient de le rappeler avec force Sh. Pollock (*op. cit.*) à un genre littéraire où l'éloge du roi obéit à des conventions auxquelles aucune ne déroge : fût-il un roitelet de province, le roi objet de la *praśasti* est un guerrier, un conquérant universel, protecteur de la religion, des arts et des lettres. Il faut lire entre les lignes pour savoir quelle est la part de vérité dans ses affirmations. Nous l'avons fait en séminaire pour le panégyrique de Samudragupta à Allahabad.

2. 48 dans le *Corpus* de Bhandarkar. Leur nombre ne s'est guère augmenté depuis. On citera surtout l'inscription anti-Huna de Rishtal : V.V. Mirashi, *Studies in Ancient History*, Bombay 1984, 24 sq. et *Journal of the Epigraphical Society of India*, X, 93.

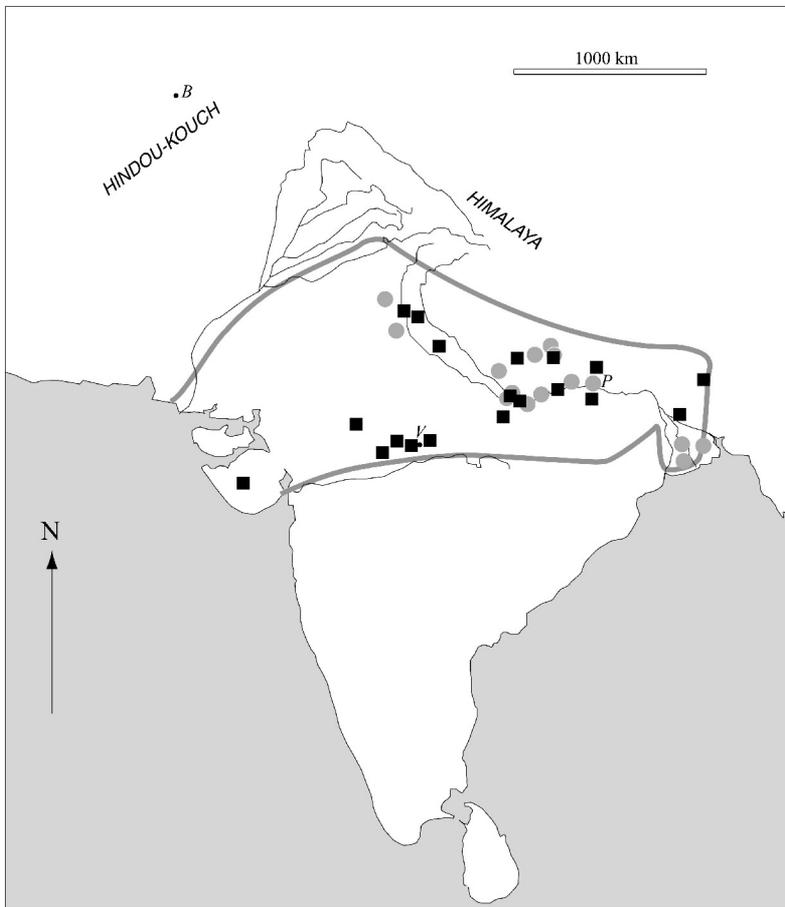
3. Nul ne peut dire avec certitude si l'inscription de Samudragupta à Allahabad fut composée de son vivant, ni si l'inscription de Mehrauli se rapporte à Candragupta II.

Objets de nombreuses publications, le monnayage gupta n'a fait l'objet d'aucune étude véritablement scientifique depuis le superbe travail d'A.S. Altekar, *Catalogue of the Gupta Gold Coins in the Bayana Hoard*, Numismatic Society of India, Bombay 1954 : nous ne connaissons pas l'organisation des ateliers monétaires et ne pouvons rien dire sur la circulation monétaire. Les monnaies d'or ou *dīnāra* sont mentionnées dans les actes de vente ; leur valeur en équivalent foncier est à peu près connue, mais nous ne savons pas s'il s'agit de monnaies de compte comme la guinée anglaise ou de monnaies circulant réellement, ce qui indiquerait l'existence d'une économie fortement monétisée et probablement d'un commerce florissant. Car on ne sait presque rien des monnaies divisionnaires, en bronze et argent, celles qui, vue leur valeur moindre, devaient être d'usage courant si l'économie était monétisée. Elles n'ont pas intéressé les collectionneurs ni les numismates et on ne peut dire si leur faible présence est due à leur faible diffusion ou au fait qu'on n'a pas cherché à les collectionner.

Les monnaies d'or elles-mêmes, qui figurent dans tous les catalogues d'art gupta, n'ont pas été exploitées comme elles le mériteraient. Ce sont les seuls documents qui permettent d'établir les canons de l'art officiel gupta et de déterminer si celui-ci a influencé l'art contemporain ou a été influencé par lui. Personne n'a traité de ce problème. Personne non plus n'a souligné que ces monnaies sont les compléments visuels des *praśasti* : elles visent à donner du souverain l'image que celui-ci veut imposer : guerrier, raffiné, incarnation partielle de Viṣṇu. Ce sont des proclamations politiques qui mériteraient d'être mieux analysées comme telles. On a essayé d'étudier leur diffusion en faisant la carte des trésors monétaires. Celle-ci n'est pas probante. Les trésors se trouvent essentiellement dans la vallée du Gange, au voisinage des grandes routes commerciales, mais cette constatation peut être formulée tout à fait autrement : les seuls trésors connus sont ceux qui ont été découverts là où l'autorité coloniale, fût-elle un mahārāja indien, a pu avoir vent de leur existence et les faire répertorier ou les saisir. Les monnaies découvertes loin des yeux du pouvoir ont été dispersées chez les antiquaires ou fondues.

On a examiné en détail les généalogies gupta données par toutes les *praśasti* et sceaux royaux. Ce sont évidemment des documents politiques dont chaque terme est pesé. Le document le plus éclairant est le sceau de Kumāragupta III (Bhandarkar, 357-360) qui omet le nom du « greatest hero of the dynasty, Skandagupta » (Ashvini AGRAWAL, *Rise and Fall of the Imperial Guptas*, New-Delhi 1989, chap. XI). Cette omission, celle aussi, constante et expliquée par la *Devīcandraguptam*, du nom de Rāmāgupta, les indications explicites de l'inscription de Samudragupta à Allahabad, le vers 3 de l'inscription de Junāgaḍh sous Skandagupta (Bhandarkar, 299) et le vers 4 de la *praśasti* du même souverain à Bhitārī (Bhandarkar, 315) indiquent l'existence de guerres de succession entre descendants du souverain décédé : il est probable que, comme sous les Moghols, chaque souverain gupta a dû se battre pour s'assurer le trône. Ajoutons-y les guerres dont les Guptas eux-mêmes se vantent et l'invasion hūṇa qu'ils n'ont su

Carte des trouvailles monétaires et
épigraphiques gupta



Eric Ollivier - Collège de France

● trésor ■ inscription

repousser et l'on devra s'interroger sur la pertinence de la phrase d'A.L. Basham citée plus haut : « *The greatest achievements of the Gupta period were promoted by a government which maintained peace over most of northern India for two hundred years* ».

Ces guerres de succession sont évidemment le résultat de la polygamie royale et de l'absence de règle fixe de succession. Elles expliquent probablement que le nom de la mère du roi soit presque toujours mentionné dans ces généalogies officielles. On sait qu'à certains égards cette mention est en contradiction avec les indications des *dharmasāstra* car ces reines gardent le nom de leur clan paternel. Les exégètes modernes, D.R. Bhandarkar en particulier, ont fait preuve de beaucoup d'ingénuité pour expliquer ce fait conformément au *dharma* hindou tel que nous le connaissons aujourd'hui. L'explication est probablement beaucoup plus simple : ou les Guptas, en tant que souverains, ne se sentant pas liés par un *dharma* qui *stricto sensu* vaut pour les brahmanes seulement, suivaient leurs propres règles d'onomastique et de succession ; ou, à leur époque, les *dharmasāstra* ne comportaient pas exactement les mêmes stipulations que ceux aujourd'hui édités à partir de manuscrits très postérieurs aux Guptas⁴.

De toute façon, rien ne permet d'affirmer ni que les Guptas étaient d'origine *kṣatriya*, ni même qu'ils aient prétendu l'être. Le mot *kṣatriya* n'apparaît dans aucune *praśasti*, et il n'y a dans ces textes aucune allusion à la hiérarchie des *varṇa*. Les chartes de donation montrent un évident respect pour les brahmanes, mais c'est tout. On peut évidemment supposer que les Guptas, en tant que souverains, s'estimaient automatiquement *kṣatriya* et n'avaient pas à l'affirmer. Mais ceci ne vaut pas pour l'origine de la dynastie, dont nous ne savons rien. On peut peut-être déceler des allusions à une généalogie mythique si l'on suppose que les noms des souverains sous lesquels nous connaissons les souverains gupta étaient pris à leur avènement. Le choix du nom de Ghaṭotkaca, père de Candragupta I, n'est probablement pas innocent : dans le *Mahābhārata*, c'est le nom du fils du Pāṇḍava Bhīma et de la démonsse Hidimba. La fiction du mariage d'un héros et d'une démonsse, en particulier Hidimba⁵, est un moyen très souvent utilisé par les dynasties para-indiennes (celles de l'Himālaya par exemple) pour revendiquer une origine *kṣatriya* indienne. Bhīma est un souverain de la dynastie lunaire, ce qui incite à voir dans le nom de Candragupta I une allusion à cette même dynastie, à moins que le souverain et ses conseillers n'aient voulu évoquer la figure, peut-être pas oubliée, de Candragupta le Maurya qui établit le pouvoir d'une dynastie magadhienne sur l'Inde du nord et du centre après le départ des Grecs. La supposition prendrait plus de poids si nous étions sûrs que les Guptas étaient à l'origine les gouverneurs héréditaires, un temps soumis aux Kouchans, de Patna et du Magadha. C'est vraisemblable, mais non prouvé, de même qu'il n'est pas sûr du tout que Candragupta I le Gupta ait prétendu mener une guerre

4. C'est la position du très raisonnable D.C. Sircar.

5. Ou, très souvent, la fille d'un souverain non indien.

de libération : à son époque, l'empire kouchan en Inde du nord n'est plus qu'une fiction et surtout les premiers monnayages guptas se réclament de celui-ci. Les souverains que Samudragupta se vante d'avoir vaincus, et d'avoir vaincus en premier, sont presque tous indiens, au moins par le nom.

Comme on ne sait presque rien des événements qui se sont déroulés au cours de chacun des règnes, batailles et victoires exceptées, je me suis contenté de donner une vue très sommaire de l'histoire des souverains guptas, renvoyant pour plus de détails (en fait fort peu) aux manuels existant. J'ai commenté l'inscription d'Allahabad, mais comme je l'ai fait avec plus de détails dans le séminaire, je renvoie au résumé de celui-ci. Pour l'histoire sociale, dont on ignore à peu près tout sauf à extrapoler à partir de données antérieures ou postérieures aux Guptas ou à généraliser les indications probablement idéalisées d'écrivains hypothétiquement datés de cette époque, j'ai renvoyé à l'introduction du *Corpus* de Bhandarkar, ainsi que pour tout ce qui concerne le fonctionnement de l'administration et l'histoire littéraire où Bhandarkar est particulièrement complet. Cette même introduction donne beaucoup de renseignements sur l'hindouisme de cette époque ; elle est beaucoup plus faible concernant le remarquable développement de la pensée bouddhique au même moment. Pour l'histoire de l'art d'époque gupta, j'ai renvoyé à l'exposition d'art gupta du Grand Palais et surtout au livre de Joanna G. WILLIAMS, *The Art of Gupta India, Empire and Province*, Princeton 1982, en insistant sur son *caveat* initial :

« Clearly the limits of this book are not those of the Gupta empire. Nor are we to expect direct Gupta patronage for the principal monuments. It is instructive and ironic that the only works whose donor is clearly a Gupta emperor are three images dedicated by Rāmagupta, the ephemeral and ignominious brother of Chandragupta II, under whose rule in the late fourth century the style we call Gupta commences » (p. 4).

L'étude de l'art officiel gupta reste à faire, en prenant pour base l'art des monnaies.

Ce cours est disponible sur www.college-de-france.fr sur i-pod.

Séminaire

Le séminaire a été consacré à une lecture commentée dans le détail de l'inscription dite de Samudragupta à Allahabad, à partir de l'estampage et des transcriptions de Fleet, Bhandardar et D.C. Sircar. La colonne (anglais *pillar* = français *colonne*) se dresse à la jonction du Gange et de la Jumna (H. FALK, *Aśokan Sites and Artefacts*, Berlin 2006, 158-161). Contrairement à ce que l'on écrit partout (par exemple J. Bloch, *Inscriptions d'Aśoka*, 26-27), il n'y a aucune raison de penser qu'elle y ait été transportée de Kauśambī. Le fait qu'elle porte une inscription d'Aśoka adressée aux hauts fonctionnaires de cette ville ne prouve rien, d'abord parce que l'endroit où s'élève la colonne était sous leur juridiction, ensuite parce que l'on sait maintenant que les inscriptions d'Aśoka sont des sortes de circulaires envoyées dans tout l'empire, et qu'il est arrivé qu'on ait

gravé le nom de fonctionnaires à qui elles n'étaient pas adressées (G. FUSSMAN, *JA* 1974, 378-379, confirmé en 1989 par la trouvaille de Sannati : FALK, *op. cit.*, 130-131). La meilleure preuve est qu'il existe à Sarnath une version de l'inscription d'Allahabad d'Aśoka, où la mention des hauts fonctionnaires de Kauśambī est remplacée par celle, incomplète malheureusement, de Pāṭa<liputra> (Patna). Personne n'a jamais pensé que la colonne de Sarnath ait été inscrite à Patna et, de là, déplacée jusqu'à Varanasi.

À supposer même que la colonne ait été transportée de Kauśambī à Allahabad, il faudrait supposer que cela ait été fait avant ou par les Guptas, car la mention du Gange à la fin de l'inscription se comprend beaucoup mieux si la colonne s'élevait au bord du fleuve, à son confluent sacré avec la Jumna, et aussi parce que la colonne était debout lorsque l'inscription de Samudragupta y fut gravée : la ligne 30 est longue de c. 183 cm alors que la circonférence de la colonne en cet endroit est de 240 cm environ⁶. Par contre, malgré le témoignage d'un vieillard au début du 19^e siècle (FALK, p. 160), il n'est pas sûr que la colonne ait été surmontée d'un chapiteau au lion lorsque l'inscription fut rédigée. La comparaison avec un bras pointé vers le ciel se comprendrait beaucoup mieux si la colonne avait déjà perdu son chapiteau.

Comme la plupart des *praśasti*, ce texte n'était pas fait pour être lu : la dernière ligne était à plus de 2 m du sol. C'est un texte de prestige, qui tire sa seule valeur d'avoir été écrit et gravé. Ce qui est curieux, et peu digne d'un grand souverain, c'est qu'il ait été gravé sur une colonne déjà existante et portant des inscriptions d'Aśoka : il eût été plus glorieux de le faire sur un monument érigé spécialement pour l'occasion. Cela s'expliquerait mieux si, avec Fleet, on admet que l'inscription est posthume. Mais Bhandarkar a de bons arguments pour penser qu'elle a été rédigée du vivant de Samudragupta. C'est l'une des nombreuses énigmes que pose cette inscription au sanskrit souvent transparent.

J'ai accordé beaucoup de place aux guerres de Samudragupta, laissant cependant à Bhandarkar et autres le soin de localiser les royaumes nommés. La première guerre est clairement une guerre de succession entre demi-frères à la mort de Candragupta I. La légitimité de Samudragupta est assurée de trois façons : par le choix explicite de son père (mais nous en sommes réduits à croire ce que nous en dit l'auteur du texte) et par la Victoire, qui démontre à tous qu'il est un avatar partiel de Viṣṇu (les allusions sont multiples et transparentes) et que donc son épouse est l'incarnation de Śrī, la Fortune royale. Au nombre des prétendants vaincus est probablement l'énigmatique *Kota-kula-ja* de la l. 14, non nommé, ce qui se comprend s'il est un demi-frère né de l'union de Candragupta avec une fille de la famille de Kota.

6. Ce sont les chiffres de Bhandarkar. Il n'est pas facile de les concilier avec les dimensions de la colonne indiquées par FALK, p. 150.

Les historiens nationalistes indiens expliquent la conduite de Samudragupta vis-à-vis des rois vaincus par la phrase de Kauṭīliya : *Trayo'bhiyoktaro dharmalobhāsuvijayina iti /Teṣām abhyavapattyā dharmavijayī tuṣyati/ ...bhūmidravayaharaṇena lobhavijayī tuṣyati/ .../ bhūmidravayaputradāraprāṇaharaṇenāsuvijayī/* 12.1. 10-15. Lorsque le vainqueur rend le pouvoir aux rois vaincus, c'est un juste et pieux (*dharma*) vainqueur. Lorsqu'il se contente de leur extorquer de l'argent, c'est un vainqueur cupide (*lobha*). Lorsqu'il leur ôte tout, y compris la vie, c'est un vainqueur démoniaque. L'expédition menée contre les rois du Dekkhan, ensuite rétablis sur leur trône, releverait donc du *dharma-vijaya*. Comme en fait les Guptas n'ont par la suite exercé aucun pouvoir sur ces souverains, c'est plutôt un raid (*lobha-vijaya*) tout à fait analogue et militairement aussi explicable (effet de surprise) que le rezzou mené en 1292, de Gwalior à Deogarh, par Ala ud-din Khalji à la tête de 8 000 cavaliers.

Si l'on persiste à qualifier de *dharma-vijaya* l'expédition du Dekkhan, il faut alors qualifier de victoire démoniaque (*asura-vijaya*) l'extirpation violente (*prasabhoddharaṇa*, l. 21) des rois de l'Inde du nord (*Āryāvartta*), ce qu'aucun historien indien ne songe à faire. Hariṣeṇa, le rédacteur de l'inscription, lui n'hésite pas à qualifier le mode de gouvernement de Samudragupta de très cruel (disons : violent) : *pracaṇḍa-śāsana-*, l. 23. Reste à savoir ce que cache l'expression immédiatement voisine *aneka-bhraṣṭa-rājyotsanna-rāja-vamśa-pratiṣṭhāpana...yaśasaḥ* (l. 23) : « qui tire sa gloire d'avoir (ré)installé <sur leur trône> d'innombrables familles royales amoindries (*utsanna-*, Bhandarkar, p. 38) et ayant perdu leur royaume ». On remarquera combien l'hyperbolique *aneka* est vague par rapport aux précisions données dans les lignes précédentes sur le nom et la localisation des rois vaincus. On peut donc se demander s'il ne s'agit pas d'une phrase toute faite, signifiant que le roi est un *dharma-rāja*, à la conduite juste, et s'il ne s'agit pas d'une façon de tourner à l'avantage de Samudragupta une conduite tout à fait rationnelle et beaucoup plus cynique. Montesquieu écrivait, il y a longtemps déjà : « Les historiens s'épuisent en éloges sur la générosité des conquérants qui ont rendu la couronne aux princes qu'ils ont vaincu... Une action pareille est un acte nécessaire. Si le conquérant garde l'État conquis, les gouverneurs qu'il enverra ne sauront contenir les sujets, ni lui-même ses gouverneurs... Que si, au contraire, le conquérant rend le trône au prince légitime, il aura un allié nécessaire, qui, avec les forces qui lui seront propres, augmentera les siennes. » (*L'Esprit des lois*, X, xvii). En tout cas les généalogies ne mentionnent de l'action de Samudragupta que son « extirpation de tous les rois » *sarvva-rājocchetuḥ*.

La mention des talents littéraires et artistiques du souverain et celle de ses éminentes qualités intellectuelles est de règle dans toutes les *praśasti*. On les trouve donc dans celle de Samudragupta. Reste à savoir à quoi cela correspond dans la réalité. Que le roi ait joué de la *vīṇā* n'aurait rien d'étonnant, et nous ne pouvons plus juger de la sincérité de l'admiration de ses courtisans. Qu'il ait composé de la poésie et fait l'admiration des savants que par ailleurs il protégeait est plus douteux : on aurait aimé que, de même qu'elle nomme les rois vaincus

par Samudragupta, l'inscription nous donne le nom de quelques-uns de ces savants et de quelques-unes de ces œuvres littéraires : la renommée littéraire de Bhoja s'appuie, elle, sur un catalogue d'œuvres bien réelles.

On sait que l'expression *aneka-go-śata-sahasra-pradāyin*- 1. 25, « qui a donné d'innombrables centaines de milliers de vaches <en *dakṣiṇā*> » fait problème. On attendrait la mention du « rétablissement du déroulement complet (Bhandarkar, p. 38) du sacrifice de l'*aśvamedha* », attesté par les légendes et les types de sa série monétaire au cheval, par l'épithète *cirotsannāśvamedhāhartṛ-* dont certains de ses successeurs qualifient Samudragupta, et par la phrase *divaṃ jayati* des légendes monétaires. D.R. Bhandarkar et d'autres en déduisent que l'inscription d'Allahabad a été gravée avant la célébration de l'*aśvamedha*, donc du vivant de Samudragupta. On peut aussi penser que l'expression *aneka-go-śata-sahasra-pradāyin* — englobe l'*aśvamedha*-, sacrifice auquel le très vishnouite Hariṣeṇa ne devait pas accorder une importance extrême.

La dernière séance du séminaire, tenue le 19 juin, a été consacrée, à la demande d'une auditrice, à l'inscription kharoṣṭhī dite du chapiteau aux lions de Mathurā (Konow, *Corpus*, 30-49). J'ai expliqué que je n'avais jamais traité de ce document et ne l'avais jamais utilisé car, dans une étude d'histoire littéraire, politique, religieuse ou linguistique, on ne doit pas utiliser un document où tout est étrange. Il n'y a aucun doute sur l'authenticité de ce chapiteau de pilastre et sur celle de l'inscription qu'il porte : le chapiteau a été découvert en 1869, à une époque où le nombre d'inscriptions kharoṣṭhī répertorié était infime, où on commençait seulement à savoir déchiffrer cette écriture, où l'on connaissait très mal — sinon pas du tout — la langue qu'elle note, et où on ne savait pas grand-chose du bouddhisme. Les noms de dignitaires śaka qui s'y trouvent étaient alors inconnus et beaucoup furent confirmés par des découvertes subséquentes. Cela explique que, de Bühler à Konow, beaucoup de savants se soient attachés à résoudre les énigmes que pose ce monument. Malheureusement, Konow était incapable de dire « je ne comprends pas ». Signalons donc les étrangetés les plus manifestes. C'est l'une des très rares inscriptions kharoṣṭhī de Mathurā⁷. La plus grande partie, et certainement la plus importante, du texte est gravée sur une surface très rugueuse, impossible à voir quand le chapiteau était en place : à l'arrière (c'est un chapiteau de pilastre, donc l'inscription était cachée par le mur), sur le lit d'attente et le lit de pose. Les seules lignes visibles, une fois le chapiteau en place, défigurent celui-ci et sont de contenu mineur. Les formulaires bouddhiques sont incorrects, pleins de fautes d'orthographe et de contradictions (les *sarvāstivādin* sont ainsi dits être *mahāsāṅghika*). Pour rétablir un sens, il faut soit, avec Konow, suivre d'in vraisemblables zigzags et aboutir à une traduction littéralement insensée, soit postuler, avec Barth, plusieurs inscriptions successives de donation, dont une au moins placée sur le lit de pose. Il n'y a aucun autre exemple

7. J'en connais 4, dont deux « bi-scripturales ».

de donation bouddhique, surtout parlant de stūpa et de reliques, sur un chapiteau. Enfin la graphie me semble être kouchane plutôt que śaka.

Une chose est sûre : l'inscription fut gravée lorsque le chapiteau était à terre et probablement déjà abîmé, ce qui le rendait impropre à toute donation. La seule explication que je puisse trouver à toutes ces étrangetés est qu'il s'agissait d'un exercice d'entraînement. Il s'est trouvé quelqu'un, sur la fin du 1^{er} siècle probablement si j'en crois la graphie, pour tracer sur un objet abandonné et sur des surfaces qui ne s'y prêtaient pas, des bribes de phrase reprises de documents plus anciens et sans rapport les unes avec les autres, en ajoutant en plus des fautes. Comme l'existence de la plupart des personnages mentionnés est par ailleurs assurée, on songera à des phrases copiées à partir de documents d'archives sur bouleau, bois ou sur pierre. Ce n'est pas un travail d'apprenti, car il n'y avait aucune raison de s'exercer à la kharoṣṭhī à Mathurā et le ductus montre que le lapicide savait écrire. C'est très probablement un travail de faussaire antique. On peut fort bien imaginer une communauté bouddhique qui, ayant perdu la preuve écrite des donations et exemptions accordées par les Śakas et voulant défendre ses droits ou privilèges devant les souverains kouchans, ait demandé à un de ses membres de refaire une inscription de donation sur une stèle en grès de Mathurā. On fit venir ou on trouva sur place un lapicide du Gandhāra qui, peu familier du matériau, se fit la main sur ce chapiteau avant de recopier un texte qu'on espère mieux composé que le charabia du chapiteau de Mathurā. Reste à expliquer pourquoi la kharoṣṭhī plutôt que la brāhmī. Mon inventivité ne va pas jusque-là.

On ajoutera trois détails seulement. Selon une excellente suggestion de M^{me} Scherrer-Schaub l'expression *iś'a praḍhraviprat'es'e nisime* en A 11-12 pourrait être l'équivalent du bien connu maintenant *apradīṭhaprave pradeśe*, « dans un endroit de la terre où il n'y avait pas de fondation auparavant ». Il faudrait traduire « dans cet endroit de la terre où il n'y avait pas de bornes rituelles (*sīma*) », donc pas de fondation bouddhique <auparavant>. L'explication ne vaut pas pour le *nisimo* de J2, mais puisque l'inscription est faite de bouts de phrase et de mots juxtaposés plus au moins au hasard, ce n'est pas nécessairement une objection. Le fait que ce serait un hapax n'est pas une objection non plus, mais empêche de tenir l'explication pour assurée.

Traduire *Muki[śri]raya saśpa [a]bhusavi[ta]* de A 13 par « after having performed the solemnities (**abhy-utsavayitvā*) over the illustrious king Muki and his horse(s) (*sa-aśva*) », c'est violer la grammaire, la phonétique et la vraisemblance en contexte bouddhique. Mieux vaut avouer son ignorance.

Sarvasa Sak'astanasa puyae en P ne peut se traduire « en l'honneur de tout le Sakastan », ce qui reviendrait à personnaliser un pays. À cette époque, on ne parle jamais de pays, seulement de populations. On aurait **sarvanam sakanam puyae*. Comme on est en contexte bouddhique et que ce membre de phrase P 1-2 est manifestement parallèle à ceux écrits, avec beaucoup de fautes, de l'autre

côté du lit de pose du chapiteau (O 1-2) : *sarvabudhana puya dhamasa puya saghasa puya*, « en l'honneur de tous les Buddhas, en l'honneur de <leur> *dharma*, en l'honneur de la communauté <des moines> », mieux vaut y voir une tentative d'écrire *sarvasa satvasa puyae* ou *sarvana satvana puyae*, « en l'honneur des tous les êtres ». C'est la formule qu'on attend à cet endroit, et graphiquement, c'est très proche de ce qu'on lit sur la pierre.

Cours à l'étranger

J'ai donné quatre conférences à Tashkent, Termez et Samarcande les 19, 26, 27 et 30 avril 2007 sur les « inscriptions indiennes d'Ouzbékistan ». Il s'agissait d'indiquer le contenu (très répétitif) des 144 inscriptions fragmentaires trouvées lors de la fouille en cours, sous la direction de M. Shakir Pidaev, du monastère de Kara Tepe Nord, à Termez. J'ai donné une vue d'ensemble des principaux résultats historiques obtenus : plurilinguisme, contacts avec l'Inde, noms des donateurs et des moines, dates (du 1^{er} au 7^e siècle), école à laquelle se rattachait le(s) monastère(s) (*mahāsāṅghika*). Le texte de la conférence a varié selon les intérêts et les questions des auditeurs : public à la fois savant et mondain à Tashkent où la conférence était fort bien organisée par l'IFEAC et son directeur, M. Bairam Balci ; public d'archéologues et de conservateurs de musée à Termez ; public d'étudiants à Samarcande.

Activités de la chaire

Du 17 avril au 1^{er} mai 2007, M. Éric Ollivier, architecte-ingénieur-cartographe, a participé à la mission de M. Fussman à Termez (Ouzbékistan) et, entre autres, complété le relevé partiel des monastères de Fajaz Tepa et Kara Tepa. Du 10 au 23 mai 2007, il a participé à la mission de M. Fussman en Afghanistan et effectué de nombreux relevés au GPS, complétant ainsi les travaux de télédétection effectués pour le volume II des *Monuments bouddhiques de la région de Caboul* (à paraître en 2008 ?).

De façon permanente, il gère l'informatique de la chaire et supervise l'identification, le catalogage informatisé dans Portfolio Extensis et la numérisation des collections de photographies données à la photothèque de l'Institut d'Études Indiennes du Collège de France (plus de 26 000 clichés). Il en a fait la démonstration le 7 décembre 2006 au Collège de France, sur un échantillon de 6 000 vues, devant une délégation d'archéologues et conservateurs de musée afghans venus à Paris à l'occasion de l'ouverture au Musée Guimet de l'exposition « Trésors retrouvés d'Afghanistan » et en juin 2007 devant le Conseil scientifique des bibliothèques du Collège de France. Le catalogue de la partie afghane de cette photothèque est maintenant disponible sur CD-Rom, envoyé gratuitement à plusieurs institutions susceptibles d'en faire un usage scientifique (Musée Guimet, Institut Afghan d'Archéologie etc.). Cette partie afghane va être complétée par

2 000 clichés pris en 1965 et 1966 par M^{me} Dominique Darbois, co-auteur comme photographe de deux livres remarquables sur l'archéologie de l'Afghanistan, et confiés par elle à la photothèque de l'Institut d'Études Indiennes.

M. Christian Bouy, maître de conférences, a géré le catalogage et le rétro-catalogage de la Bibliothèque d'Études Indiennes et relu les manuscrits présentés pour publication dans la collection des Publications de l'Institut de Civilisation Indienne.

M^{me} Isabelle Szelagowski, maître de conférences, s'est occupée de recherches documentaires et bibliographiques en relation avec le programme d'enseignement et de recherche de la chaire. Elle assure par ailleurs le secrétariat de la chaire, gère les commandes de livres et les publications de l'Institut d'Études Indiennes et rédige la *Lettre d'Information* annuelle dudit Institut. Elle en fera paraître le n° 19 en octobre 2007. Elle a participé à la mission de M. Fussman à Termez (Ouzbékistan) du 17 avril au 1^{er} mai 2007.

M^{me} Nathalie Lapierre s'est rendue du 6 au 26 avril 2007 à Termez et Kampyr Tepa (Ouzbékistan) où elle a participé à la fouille qu'y dirige M.E. Rtveldzde.

M^{me} Silvia d'Intino, ATER du 1^{er} septembre 2006 au 31 août 2007, a mis en ordre les documents sur le kati et les langues nouristanies provenant des bibliothèques de MM. Fussman et Reichert et reconstitué le fonds de linguistique indo-iranienne de la bibliothèque de l'Institut d'Études Indiennes. Elle a avancé son étude de la tradition exégétique du *R̥gveda*, de Skandasvāmin (7^e siècle) en particulier.

PUBLICATIONS

Croyance, raison et déraison, Colloque annuel <du Collège de France 2005>, sous la direction de Gérard FUSSMAN, Paris, Odile Jacob, 346 pages.

« Introduction » dans *Croyance, raison et déraison*, Colloque annuel <du Collège de France 2005>, sous la direction de Gérard FUSSMAN, Paris, Odile Jacob, 7-12.

« Croyance, rationalisme et mysticisme dans le bouddhisme indien », dans *Croyance, raison et déraison*, Colloque annuel <du Collège de France 2005>, sous la direction de Gérard FUSSMAN, Paris, Odile Jacob, 189-197.

« Margush and the Indo-Europeans », *Ancient Margiana is the New Centre of the World Civilization, Materials of the International Scientific Conference, 14-16 novembre 2006*, Mary (Turkménistan) 2006, 95-104.

« Écrire l'histoire de l'Inde », *Raison Présente*, 2007, n° double 157-158, 41-49.

« Illusions afghanes », *Les Cahiers Rationalistes*, n° 586, janvier-février 2007, 26-31.

« La laïcité à la française, garantie de la paix sociale, du respect d'autrui et de la liberté de penser », *Les Cahiers Rationalistes*, n° 586 bis, février-mars 2007, 17-25.

« Islam et migrations », *Les Cahiers Rationalistes*, n° 587, mars-avril 2007, 6-18.

« Cours : Le bouddhisme sur la rive droite de l'Oxus. Séminaire : Données nouvelles sur l'histoire de Termez et sur le bouddhisme en Bactriane du nord (Ouzbékistan) », *Annuaire du Collège de France 2005-2006*, 683-695.

PROFESSEURS ÉTRANGERS INVITÉS

M. Pierfrancesco CALLIERI, Professeur à l'Université de Bologne, a donné les jeudi 8, 15, 22 et 29 mars à 11 heures, salle 2, quatre cours sur l'archéologie de l'Iran, et plus spécialement du Fars, à l'époque hellénistique (*infra*, pp. 990-993).

MISSIONS DE M. FUSSMAN ET AUTRES ACTIVITÉS

Direction de l'Institut d'Études Indiennes du Collège de France.

Président, délégué de l'Administrateur, du Conseil scientifique des bibliothèques du Collège de France.

Appartenance au Conseil scientifique de la BULAC (Bibliothèque Universitaire des Langues et Civilisations).

Appartenance au Comité Directeur de la Forschungsstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway de l'Académie d'Heidelberg.

*

**

Participation avec communication à la conférence internationale sur les fouilles de Gonur (Turkménistan, delta du Murghab), intitulée « Ancient Margiana is the New Centre of the World Civilization » (sic), à Ashgabad et Mary (Turkménistan) du 11 au 18 novembre 2006).

Mission en Ouzbékistan du 27 avril au 1^{er} mai 2007 : étude détaillée des monastères bouddhiques en cours de fouille à Termez sous la direction de M. Shakir Pidaev (Kara Tepa et Fajaz Tepe). Lecture sur place et préparation de la publication des inscriptions indiennes découvertes à Kara Tepa et Fajaz Tepe. À Tashkent, Termez et Samarcande, il a donné trois cours du Collège de France sur « les inscriptions indiennes d'Ouzbékistan ».

Mission en Afghanistan, à la demande de l'Ambassade de France, du 10 au 23 mai 2007 : étude sur le terrain de sites archéologiques de la région de Caboul et de Bactriane ; contacts avec les autorités afghanes ; trois conférences, dont deux à l'Université de Caboul, sur « l'Afghanistan et la venue des Aryens » et « Les Kouchans et la conquête de l'Inde ».

